

Les choses apprises trop vite s'effacent et disparaissent de même.

Oscar s'aperçut que la tâche était, sinon au-dessus de ses forces, du moins au-dessus de son courage.

— Au reste, se dit-il, pour se consoler ou plutôt pour s'étourdir, j'ai fait mes preuves ; et l'on sait bien que, si je voulais, je reprendrais vite la première place.

Il avait raison jusqu'à un certain point. *Si je voulais !* Que de gens prononcent ces trois mots ! Mais ce ne sont pas ceux-là qui parviennent. Les rares mortels qui réussissent sont ceux qui disent : *Je veux !*

Et cette volonté est comme la souplesse des muscles : on ne l'acquiert pas par un seul acte, par un seul effort ; il faut un exercice long et pénible. On fait en matière de volonté, un apprentissage comme en tout autre chose.

Or, Oscar n'avait pas fait cet apprentissage par lequel Philippe avait passé, et il était trop tard pour le commencer.

De ce moment il se mit à tomber, pendant que son confrère s'élevait ; il fut définitivement relégué parmi la phalange des paresseux qui n'a d'autre autorité que celle du nombre.

Plus tard, dans la vie, Philippe et Oscar se rencontrèrent.

Le premier, dont le talent solide avait été développé par le travail, était devenu un citoyen distingué et surtout considéré ; il jouissait maintenant de son prix de diligence et de bonne conduite.

Quant à Oscar, il n'était pas de son âge et ne comptait pas parmi les hommes. C'était un grand enfant susceptible de savoir beaucoup, mais ne sachant presque rien.

Il ne se moquait plus de Philippe et s'apercevait, mais un peu tard, que le talent sans le travail est un bateau sans pilote ; il peut flotter agréablement et courir d'élégantes bordées, mais il n'arrive pas au port et va s'échouer sur quelque roche cachée.

NAROLÉON LEGENDRE.

## P E D A G O G I E .

### Leçons familières de la langue française.

#### LES DIX PARTIES DU DISCOURS.

##### Introduction.

(suite)

Nous avons vu, mes enfants, que les propositions peuvent se juxtaposer, s'unir ou se coordonner (c'est le terme qu'on emploie quelquefois), et enfin se subordonner les unes aux autres 1.

Il me reste à vous montrer qu'elles peuvent encore s'enclaver les unes dans les autres.

Supposez que je vous dise : " J'ai vu le pays où Pierre demeure," et que je vous demande combien de propositions il y a dans la phrase que je viens de faire, et quelles sont ces propositions vous ne serez pas bien embarrassés pour me répondre qu'il y en a deux, l'une principale : *J'ai vu le pays*, l'autre *Pierre demeure*, subordonnée à la principale par le mot *où*, dont nous n'avons pas jusqu'ici spécifié la nature, mais qui indique à la fois, vous le sentez aussi bien que moi, une idée de lieu et une relation entre l'idée exprimée par les mots qui le suivent et l'idée exprimée par les mots qui le précèdent. En effet, si, par exemple, le pays que je n'ai pas nommé dans la phrase que je vous faisais tout à l'heure est l'Amérique, quand je dis : *J'ai vu le pays où Pierre demeure*, c'est comme si je vous disais d'une

part : " J'ai vu l'Amérique, et, d'autre part : " Pierre demeure en Amérique ;" si bien que si je voulais avoir un équivalent plus ou moins exact de ma phrase de tout à l'heure, je pourrais vous dire " J'ai vu l'Amérique et Pierre demeure en Amérique : " remplaçant le mot *où* par *et*, qui me sert à joindre mes deux propositions, et par *en* qui indique le lieu.

Remarquez quo quand je dis : " *J'ai vu le pays où Pierre demeure*," la seconde proposition : *où Pierre demeure*, est si bien liée à la première, est si entièrement dépendante de la première, qu'elle est, dans ma pensée, un véritable complément du mot *pays*, qui est lui-même le complément du verbe attributif contenu dans la première. Je dis : *le pays où Pierre demeure*, comme je dirais : *le pays lointain*, *le pays malsain*, *le pays de mon père*, *le pays de mes aïeux* : cette proposition : *où Pierre demeure* me sert à compléter le jugement contenu dans la première proposition, aussi bien que toute autre réunion de mots qui ne serait pas une proposition.

Maintenant je modifie ma première pensée : tout à l'heure ce qui occupait principalement mon esprit, c'était le jugement touchant le pays où Pierre demeure, dont ma propre personne était le sujet, c'était le jugement que je portais que *j'avais vu le pays où Pierre demeure*. A présent c'est l'idée de ce pays où Pierre demeure qui occupe principalement mon esprit, et je juge que ce pays est beau. Savez-vous comment je ferai pour exprimer cette pensée ? je considérerai la proposition *où Pierre demeure* comme étant ce qu'elle est véritablement, c'est-à-dire comme un complément, et de même que je dirais : " Le pays de mon père est beau ", " Le pays de mes ancêtres est beau ", faisant suivre le sujet de son ou de ses compléments, je n'hésiterai pas à dire : Le pays où Pierre demeure est beau ", intercalant, enclavant ainsi la proposition subordonnée *où Pierre demeure* dans la proposition principale *le pays est beau*, pour la rapprocher de celle des parties de cette proposition, ici le sujet, à laquelle elle se rapporte directement.

Une proposition ainsi enclavée s'appelle une proposition incidente du mot latin *inciderere* qui veut dire *tomber dans* : proposition incidente, proposition qui tombe dans une autre.

Il va sans dire, d'après les explications que je viens de vous donner, qu'une proposition incidente est toujours une proposition subordonnée.

Une proposition incidente peut avoir sous sa dépendance une ou plusieurs autres propositions. Quand je dis, par exemple, " L'homme qui croit que tous les autres hommes sont méchants est toujours malheureux ", La proposition incidente *qui croit* a pour dépendance *que tous les autres hommes sont méchants*, et la proposition principale est : *L'homme... est toujours malheureux*. Mais vous pouvez voir, d'ailleurs, que cette proposition principale n'aurait pas de sens ou aurait au moins un sens tout autre que celui qu'on veut lui attribuer si elle n'était pas déterminée par la proposition incidente suivie de sa subordonnée ; cette proposition incidente avec sa subordonnée est donc un véritable complément de la proposition principale.

J'ajoute que toute proposition subordonnée, quelle qu'elle soit, peut avoir ainsi sous sa dépendance d'autres propositions subordonnées : exemples : Je viendrai, si vous supposez que cela soit utile ; " Pierre m'aime, puisqu'il veut que je vienne chez lui ", etc., etc.

C'est en distinguant bien les propositions principales des propositions incidentes ou des propositions subordonnées et en rattachant bien, quand il y a lieu, les subordonnées les unes aux autres, d'après le sens, que vous vous rendrez compte du mécanisme de toutes les phrases, si longues, si compliquées qu'elles puissent vous paraître au premier abord.

(à continuer.)

### Paresse et diligence.

Causons aujourd'hui de la paresse et de la diligence ou application.

Imitant la précaution du médecin, nous rechercherons d'abord la cause, afin de pouvoir appliquer, avec sûreté, le remède nécessaire.

La paresse est un défaut en quelque sorte général chez les enfants de la classe ouvrière, et cela s'explique : le père est du matin au soir à son métier ; la mère occupée des soins du ménage, si elle n'est pas obligée d'exercer elle-même une profession quelconque pour renforcer le

1. Dans le numéro de mai p. 68, le ligne, au lieu de : de telle sorte que le sens de l'une puisse être complet sans le secours de l'autre, lisez : ne puisse être complet.